

Sara Olivia Miglietti

**«Justice et liberté»
Des volontaires italiens en Catalogne (1936-1937)**

Un homme ne se re-commence
Guère que par une femme.
Ou par la guerre, la révolution.¹

1. «GIUSTIZIA E LIBERTÀ» ET LA NAISSANCE DE LA SECTION ITALIENNE D'ARAGON

Dès la fin de juillet 1936, plusieurs milliers d'Italiens se trouvent éparpillés sur le territoire espagnol. Ils sont tous engagés dans la guerre civile qui vient d'éclater entre les rebelles nationalistes et le gouvernement républicain légitimement élu en février : pour les italiens aussi il s'agit d'une sorte de guerre civile, quoique menée sur un terrain étranger. D'un côté, on compte en effet les près de 50.000 soldats réguliers envoyés par Benito Mussolini en soutien de Franco ; de l'autre côté, un nombre beaucoup plus petit de volontaires antifascistes qui ont accouru à la frontière espagnole à titre purement individuel, dans le but de porter secours aux frères espagnols menacés par le fascisme. Qui sont ces civils transformés en 'miliciens' ? On voit des ouvriers, des hommes de culture, des anciens combattants de la Grande Guerre issus de la petite et moyenne bourgeoisie ; des socialistes, des libéraux, des communistes, des anarchistes, des républicains, ou bien des simples démocrates sans couleur politique précise. Dans cette multitude fort disparate, un trait d'union l'emporte toutefois sur toute différence : chacun de ces hommes partage avec les autres un engagement actif et durable contre le régime mussolinien. La plupart d'entre eux ont déjà connu les tribunaux spéciaux, les prisons, les bains, la clandestinité, parfois même l'exil, car nombreux sont ceux qui ont choisi de partir à l'étranger plutôt que de quitter la lutte. Si la France est devenue pour ces émigrés une patrie d'adoption, l'Espagne révolutionnaire de 1936 figure à leurs yeux comme une sorte de terre promesse, d'où l'on rêve de mener une offensive à la grande échelle contre tous les fascismes d'Europe – y compris celui qui ravage l'Italie depuis près de quinze ans.

Un rôle très important dans cette intervention des antifascistes italiens en Espagne est joué par les membres de «Giustizia e Libertà» («Justice et Liberté», dorénavant GL), un mouvement d'action révolutionnaire fondé à Paris en 1929 par un groupe d'intellectuels presque tous émigrés en France au cours des années '20 et '30.² Grâce au dynamisme de son leader Carlo Rosselli (un jeune «socialiste libéral» à l'existence périlleuse, tombé en juin 1937 dans un bois de Normandie sous les poignards des fascistes), le petit groupe de GL est arrivé en très peu de temps à développer une position théorico-pratique originale, qui lui a permis de gagner un rôle de premier plan dans le panorama de l'antifascisme italien et même de s'imposer comme une alternative politique par rapport aux autres partis de gauche.

En effet, tout en prêchant l'opportunité d'un front commun antifasciste, les giellistes sont fiers de leur indépendance et n'hésitent pas à s'en servir. Par exemple, tandis que les cadres du Parti Socialiste Italien (eux-aussi émigrés en France) et du Parti Communiste décident en juillet 1936 de suivre la ligne de la non-intervention assumée par Londres et Paris, les 'giellistes' proclament aussitôt la nécessité de s'engager activement dans la lutte et partent nombreux en Catalogne, avec des laissez-passer réservés à la presse. Ils comptent en réalité se battre aux côtés des milices révolutionnaires catalanes, considérées par eux comme l'avant-garde de la guerre antifasciste. C'est pour traiter les conditions de leur engagement que Carlo Rosselli se rend à Barcelone vers la fin du

¹ P. Nizan, *La conspiration*, Paris, Gallimard, 1938, p. 105.

² Pour un aperçu général de l'histoire de GL voir : A. Garosci, *Vita di Carlo Rosselli*, 2 tomes, Rome-Florence-Milan, Edizioni U, s.d. (1945), rééd. Florence, Vallecchi, 1973 ; E. Signori, *Giustizia e Libertà dopo Rosselli*, dans E. Signori-M. Tesoro, *Il verde e il rosso: Fernando Schiavetti e gli antifascisti nell'esilio fra repubblicanesimo e socialismo*, Florence, Le Monnier, 1987, pp. 235-341 ; G. De Luna, *Storia del Partito d'Azione. 1942-1947*, Milan, Feltrinelli, 1982, rééd. Turin, UTET, 2006.

mois de juillet³ et prend contact avec les délégués de la CNT et de la FAI, les grandes organisations anarchistes qui détiennent le ‘pouvoir de fait’ en Catalogne depuis le 19 juillet.⁴ Au bout d’une longue négociation, la décision est prise de mettre sur pied une «Section italienne», entièrement composée et dirigée par les volontaires venant d’Italie. Celle-ci répondra aux ordres de Carlo Rosselli et de Mario Angeloni (membre du Parti Républicain) et sera placée sous le commissariat politique d’une vieille connaissance de Rosselli, l’anarchiste Camillo Berneri,⁵ de sorte que les trois courants majeurs qui l’animent (giellisme, anarchisme, républicanisme) soient tous équitablement représentés. L’arrangement prévoit encore que la Section, tout en jouissant d’une grande indépendance, soit intégrée dans la Colonne «Francisco Ascaso» des milices catalanes : par cette forme ‘souple’ d’encadrement la CNT-FAI vise notamment à s’assurer un minimum de contrôle sur l’activité des volontaires étrangers. Une fois l’accord signé, la Section italienne peut finalement se mettre en marche : le 20 août 1936 elle rejoint le quartier général de Vicién, sur le front de Huesca (Aragon) où elle va rester jusqu’à sa dissolution en avril 1937.⁶

Pour tirer un bilan complet de l’activité de la Section, et par conséquent de l’intervention de GL en Espagne, il faudrait lui consacrer un long discours qu’il n’est pas possible de réaliser ici. Je rappelle seulement qu’après avoir été entourée pendant longtemps par une ‘auréole de gloire’, l’expérience espagnole de Rosselli a récemment été frappée par quelques lourdes critiques. Un auteur notamment l’a présentée comme une aventure «politiquement, militairement, humainement catastrophique» : le mythe d’un Rosselli ‘martyre inébranlable’ de l’antifascisme cède la place chez lui à une image effrayante d’impuissance et d’immaturité, le leader de GL n’étant à son avis qu’un irresponsable risquant la vie de ses hommes pour des projets «naïfs et fébriles, mégalomanes et irréels».⁷ Malgré le ton, évidemment excessif, le point touché ici reste toutefois sérieux et délicat. En effet, si l’on tourne l’attention vers les derniers résultats de l’activité de GL sur le front d’Aragon, les conclusions ne sont pas réconfortantes. Du point de vue militaire la mémoire de la Section italienne est liée à deux épisodes d’importance marginale⁸ et au final doux-amer. Le premier de ces deux combats (28.08.1936), au fait peu plus qu’une «escarmouche»,⁹ voit les italiens défendre avec succès leur position contre un assaut ennemi, au prix pourtant de nombreuses victimes (même Angeloni, le commandant des artilleurs, y est mortellement blessé) ; le second, déclenché en novembre par les antifascistes afin de reconquérir le village d’Almudebar, échoue par manque de coordination entre les différentes divisions et aboutit dans une fuite chaotique, quoique sans conséquences graves. Sinon, l’activité de la Section au cours de ses neuf mois d’existence consiste surtout en tenir garnison sur un front qui se révèle pour la plupart du temps très (voire trop) calme ;¹⁰ somme toute,

³ Les dates de ce premier voyage ont fait l’objet d’une polémique entre Aldo Garosci, Paolo Spriano et Franco Bandini : voir F. Bandini, *Il cono d’ombra*, Milan, SugarCo, 1990, pp. 90-91.

⁴ Au lendemain du 19 juillet 1936, un régime de «double pouvoir» (J. Peirats, *La C.N.T. en la Revolución Española*, Paris, Ruedo Iberico, 1971, tome I, p. 159 ; P. Broué-É. Témime, *La révolution et la guerre d’Espagne*, Paris, Éditions de Minuit, 1961, p. 103 et suivantes.) s’ouvre-t-il en Catalogne. Alors que le pouvoir demeure officiellement dans les mains des institutions (centrales et régionales) républicaines, il est en réalité exercé par les militants anarchistes qui, ayant arrêté tous seuls la rébellion de l’armée à Barcelone, ont désormais la pleine confiance du peuple. Ce ‘pouvoir de fait’ se trouve lui-même partagé entre une multiplicité de Comités locaux administrant les différentes tâches de façon fédérale.

⁵ Voir M. Olivari, *L’azione politica di Camillo Berneri nella guerra civile spagnola*, dans «Critica storica», 1982, n° 2, pp. 214-242.

⁶ En avril 1937 la Section est dissoute par décision spontanée de ses membres, hostiles – comme la plupart des anarchistes espagnols – au décret de militarisation par lequel le gouvernement républicain aura imposé l’encadrement des milices populaires dans l’armée régulière, en marquant ainsi la fin de l’âge du volontariat pure (voir § 4).

⁷ F. Bandini, *Il cono d’ombra*, pp. 89-95 (c’est moi qui traduit). Contre Bandini, voir A. Bechelloni, “È difficile prendere sul serio questa guerra”: la Spagna di Rosselli e altre Spagne del ’36-’37, dans *Carlo e Nello Rosselli e l’antifascismo europeo*, Milan, Franco Angeli, 2001, p. 167.

⁸ Ils ne figurent simplement pas dans l’*Atlas de la Guerra Civil española* de F. Puell et J.A. Huerta (Madrid, Editorial Síntesis, 2007), qui d’ailleurs ne parle que des volontaires étrangers combattant sur le front de Madrid.

⁹ A. Garosci, *Le diverse fasi dell’intervento di “Giustizia e Libertà”*, p. 375 (c’est moi qui traduit). Ce combat est aussi connu sous le nom de «bataille de Monte Pelato».

¹⁰ H. Thomas, *La guerre d’Espagne. Juillet 1936-mars 1939*, Paris, Robert Laffont, 1985, pp. 295-296.

il semble effectivement que les troupes italiennes en Aragon ne jouent un rôle très important ni très heureux dans le cadre général de la guerre. À cela s'ajoute que, suite au ratage de la prise d'Almudébar, le bras de fer entre anarchistes et giellistes au sein de la Section débouche sur un conflit ouvert, entraînant même en décembre la démission de Rosselli du commandement de la Section et l'abandon du front par un grand nombre de giellistes. Il s'agit là pour GL d'une lourde défaite politique : le mouvement connaît dès lors une réduction importante de son poids à la fois dans la Section et dans le cadre général de la guerre.

Marginalité militaire, fragilité politique, échec final de la cause pour laquelle ils s'étaient engagés : vers où alors convient-il de se tourner pour saisir la valeur positive de l'expérience espagnole de GL ? Car après tout, on sent bien qu'il reste dans une telle expérience quelque chose qui ne cesse pas de nous interpeller. Quarante ans après la guerre, un ancien volontaire gielliste devenu par la suite l'un des historiens les plus perçants d'Italie a cherché de donner un nom à ce 'quelque chose' : «ce que nous avons expérimenté,» affirme-t-il, «ne montre pas déjà qu'on ne peut pas être vaincus, mais que la toile de l'histoire ne se compose pas seulement de victoires et de triomphes, mais aussi de combats, de pensées, de propositions, de réflexions à propos de ce qui est actuel et de ce qui redevient tel ; à propos d'une réalité toujours nouvelle qui prescrit à chaque fois de nouvelles tâches».¹¹ On peut alors penser que la seule façon de tirer une leçon positive des faits d'Espagne serait d'aller au delà de toute reconstitution objective et rétrospective des événements qui ont eu lieu, et de se concentrer plutôt sur la manière dont ces mêmes événements ont été *subjectivement* perçus et conçus par ceux qui les ont expérimentés en personne. Il s'agirait en somme de changer radicalement de perspective, en substituant, au point de vue de l'«histoire *à posteriori*», celui de l'«histoire vécue», de l'histoire 'en acte', comme le même Rosselli le recommandait déjà dans son chef-d'œuvre, publié en 1930.¹²

Dans cette étude je tâcherai alors de reconstituer le point de vue subjectif des militants de GL en convoquant les textes dont ceux-ci furent les auteurs au cours de la première année de guerre, soit dans la période la plus intense de leur engagement. Je ferai notamment recours aux écrits rédigés par Carlo Rosselli entre son arrivée à Barcelone en août 1936 et sa mort en juin 1937,¹³ ainsi qu'aux 'reportages de guerre' envoyés régulièrement par les volontaires à «Giustizia e Libertà», l'hebdomadaire du mouvement.¹⁴ L'intérêt de ces textes relève surtout du fait qu'ils ont été composés sur le vif, en prise directe, au moment même où la lutte révolutionnaire était en cours ; de manière qu'ils donnent lieu à un vaste récit de vie collectif qui recèle les linéaments d'une sorte de 'phénoménologie de la militance révolutionnaire' – d'autant plus fascinante qu'elle est l'œuvre des militants eux-mêmes et qu'elle permet d'ouvrir un champ de questionnement de portée plus vaste sur le sens de toute expérience militante ou engagée. Qu'est-ce que ça veut dire par exemple de «vivre la révolution» ?¹⁵ Dans quel sens peut-on parler de celle-ci comme d'un «grand fait

¹¹ A. Garosci, *Le diverse fasi dell'intervento di Giustizia e Libertà*, pp. 396-397. C'est moi qui traduit.

¹² C. Rosselli, *Socialisme libéral*, Paris, Valois, 1930, p.85 (celle-ci est l'édition originale de son ouvrage).

¹³ Ces textes ont été rassemblés après l'assassinat de Rosselli par un membre de GL, l'historien Franco Venturi, et publiés sous le titre *Oggi in Spagna, domani in Italia* ("Aujourd'hui en Espagne, demain en Italie", Paris, Edizioni di Giustizia e Libertà, 1938. Je ferai plutôt référence à la réédition par Einaudi, Torino, 1967). On trouve là dedans «les lettres de Rosselli à sa femme et ses amis, ses rapports officiels au commandement des milices espagnoles», plusieurs articles pour l'hebdomadaire de GL, des discours publics et un *Journal d'un milicien*, inabouti, «que Rosselli composait, s'appuyant sur ses souvenirs et sur de courtes notes plus anciennes, au moment de partir pour Bagnoles de l'Orne» (G. Salvemini, *Introduzione à Oggi in Spagna*, p. VII. C'est moi qui traduit).

¹⁴ «Giustizia e Libertà» fut publié à Paris sans aucune interruption entre 1934 et 1940. Jusqu'en 1937 il avait le sous-titre de «Mouvement d'action pour l'autonomie ouvrière, la république socialiste, un nouvel humanisme»; ensuite, plus simplement, «Mouvement d'unification socialiste». Autre chose est la revue du mouvement, les «Quaderni (Cahiers) di Giustizia e Libertà», parus en 12 numéros entre 1932 et 1935.

¹⁵ C. Rosselli, *Per l'unità dell'antifascismo italiano*, dans «Giustizia e Libertà», 22.01.1937, rééd. dans *Oggi in Spagna*, pp. 102-106 ; C. Rosselli à G. Salvemini, lettre privée, 10.02.1937, *Fra le righe*, Milan, Franco Angeli, 2009, p. 286. C'est moi qui traduit.

spirituel»,¹⁶ mettant en jeu une façon autre de se rapporter à soi et au monde ? Et s'il est vrai que «on ne naît pas des révolutionnaires, on le devient»,¹⁷ comment le devient-on finalement ?

Je me propose ici d'aborder ces questions par une analyse des pratiques de (ré)construction et de représentation de soi-même dont l'homme 'ordinaire' fait usage à la fois pour devenir un 'militant' et pour se présenter comme tel aux autres. En clair, les textes des giellistes vont jouer comme une sorte de 'fenêtre' donnant sur le 'laboratoire de la subjectivité militante' gielliste : par leur biais, je chercherai notamment de montrer que le militantisme de GL, loin de se caractériser comme un phénomène exclusivement et immédiatement politique, relève en fait d'un choix éthico-existential profond et impliquant l'adhésion à un «programme de vie»¹⁸ global, que l'on réalise par un renouvellement continu de soi-même et par la mise en œuvre d'une quotidienneté exemplaire.

2. "ANTIFASCISME MILITANT"

On n'aura pas du mal à s'imaginer avec quelle joie fébrile les giellistes reçoivent en juillet 1936 la nouvelle des faits d'Espagne. Tout d'un coup, après une longue 'saison à l'enfer' où les chances de mettre en place des formes de résistance étaient rares, obscures et presque toujours vouées à l'échec, ils se retrouvent confrontés à une «guerre révolutionnaire de peuple»¹⁹ menant à la fois une lutte ouverte contre le fascisme et une œuvre audacieuse de révolution sociale : pour ces hommes «assoiffés d'action»,²⁰ qui ont toujours conçu la lutte antifasciste non pas déjà comme un retour au passé mais comme une occasion pour répartir à zéro et établir une société nouvelle,²¹ c'est un rêve qui devient réalité.

De plus, contrairement à la plupart des autres volontaires, les militants de GL se sentent parfaitement à l'aise vis-à-vis de l'horizon idéologique des anarchosindicalistes catalans, chefs de file de cette guerre révolutionnaire. Ces derniers maintiennent que l'histoire est l'«œuvre de l'individu, lequel porte en soi toutes les possibilités et toute la responsabilité de l'avenir» ; ils invoquent la libre initiative et la fédération des efforts ; ils poussent leur anti-bureaucratisme et anti-centralisme jusqu'aux dernières conséquences, en refusant les idées mêmes de parti et d'état, mais sans pour autant tomber dans un individualisme grossier ; ils théorisent plutôt un «humanisme libertaire» pénétré des idées de dignité et d'autonomie individuelle. Les giellistes, qui se réclament de leur côté de principes tout à fait semblables, peuvent donc affirmer sans crainte aucune que la révolution de leurs frères espagnols en rouge et noir est aussi leur révolution à eux.²²

L'autre raison pour laquelle l'éclat de la guerre d'Espagne a une influence si frappante sur Rosselli et ses camarades doit être cherchée dans l'état de crise profonde où GL se trouve en juillet 1936 et qui dure depuis des mois. En mai, lorsque la consolidation des fascismes dans le continent semblait désormais définitive, Rosselli écrivait à son ancien maître Salvemini, émigré deux ans plus tôt aux États-Unis : «Ces dernières semaines ont été les plus pénibles. Quant à moi, j'ai perdu toute illusion». Il en arrivait même à envisager la dissolution de GL : «On va voir si c'est le cas de garder le mouvement, et plus encore le journal. J'aurais horreur d'une lente agonie».²³ Les faits d'Espagne changent la situation de manière soudaine et radicale, en ouvrant des perspectives d'action

¹⁶ «La révolution est, tout d'abord, un grand fait spirituel» (C. Rosselli, *I presupposti della lotta rivoluzionaria*, dans «La Libertà», 06.10.1932, rééd. dans C. Rosselli, *Scritti dell'esilio*, 2 tomes, Turin, Einaudi, 1988, tome II.1, p. 168). C'est moi qui traduit.

¹⁷ C. Rosselli, *I presupposti della lotta rivoluzionaria*, dans «La Libertà», 06.10.1932, rééd. dans *Scritti dell'esilio*, p. 168. C'est moi qui traduit.

¹⁸ «Le socialisme, plus qu'un état extérieur à atteindre, est pour l'individu la réalisation d'un programme de vie» (C. Rosselli, *Socialisme libéral*, p. 118).

¹⁹ C. Rosselli à M. Cave Rosselli, lettre privée, 31.08.1936, dans *Oggi in Spagna*, p. 48. C'est moi qui traduit.

²⁰ C. Rosselli, *Pensiero e azione per la conquista della libertà*, dans «L'Italia del popolo», 30.09.1929, rééd. dans *Scritti dell'esilio*, II.1, p. 5. C'est moi qui traduit.

²¹ Voir *Programma di Giustizia e Libertà*, dans «Quaderni di GL», n° 1, janvier 1932, pp. 1-8.

²² C. Rosselli, *Catalogna, baluardo della rivoluzione*, dans «Giustizia e Libertà», 06.11.1936, rééd. dans *Oggi in Spagna*, p. 58. C'est moi qui traduit.

²³ C. Rosselli à G. Salvemini, lettre privée, 12.05.1936, dans *Fra le righe*, p. 275. C'est moi qui traduit.

jusqu'alors impensées. «Nous voilà à un tournant décisif dans l'histoire d'Europe,» écrit alors Rosselli sur la première page de son hebdomadaire, «l'heure de redresser la tête est arrivée». Et encore: «Il y a un mois seulement l'horizon était gris, nul espoir venait à notre secours. Mais là, voici un bout de ciel, voici une grande lumière à l'horizon ».²⁴

Au moment où il écrit ces mots, le fondateur de GL se trouve déjà à Pedralbes, la célèbre caserne barcelonaise reconverte, après le 19 juillet, en quartier général des milices révolutionnaires. Il est accompagné par deux fidèles camarades, deux amis sûrs qui collaborent depuis longtemps à la presse de GL : Aldo Garosci, un jeune historien destiné à devenir le plus important des biographes de Rosselli, et Umberto Calosso, «professeur dans les rigides écoles anglo-saxonnes»²⁵ et premier 'envoyé spécial' de «Giustizia e Libertà» sur le front d'Aragon. Par la suite, d'autres membres du mouvement vont prendre le relais: Alberto Cianca, Augusto Monti, Enrico Giussani, Vittorio Santero, pour ne citer que les plus assidus. C'est à eux qu'on doit la plupart des reportages d'Espagne publiés par l'hebdomadaire au fil des mois. Bien plus que de simples observateurs des événements en cours, ces volontaires sont à la fois des témoins²⁶ et des combattants personnellement impliqués, la plume dans la main droite, le fusil dans la main gauche. En effet, ils se présentent eux-mêmes comme des «intellectuels militants»²⁷ qui, «après une longue période d'inertie forcée, se retrouvent finalement à combattre vis-à-vis de l'ennemi, sur le même terrain et par les mêmes armes que celui-ci».²⁸ La guerre d'Espagne leur donne l'occasion tant attendue de soumettre leurs idéaux à l'épreuve de l'action, de passer enfin d'un antifascisme théorique à un «antifascisme militant».²⁹

La conduite qu'ils adoptent après la démission de Rosselli de la Section italienne est elle-même une preuve de l'intensité avec laquelle ils vivent leur engagement. Cette rupture, que tout le monde reconnaît lourde de conséquences négatives pour l'avenir de GL, n'a pas pourtant l'effet de pousser les giellistes au rejet de la cause espagnole : le mouvement a beau avoir perdu toute primauté au sein du front antifasciste, ses membres continuent à fréquenter les fronts de Castille et d'Aragon, soit en qualité de combattants intégrés dans d'autres bataillons, soit en qualité d'observateurs qui suivent de près les vicissitudes militaires. Les giellistes témoignent ainsi par leur propre action ce qu'ils prêchent par les mots, à savoir leur foi en un antifascisme unitaire capable de surmonter toute barrière. Ce n'est pas d'ailleurs un hasard si les chroniques espagnoles publiées par «Giustizia e Libertà» ne trahissent aucune différence (de style, de ton, etc.) dans la façon de décrire les événements, selon que ces derniers concernent des combattants italiens ou espagnols,³⁰ des anarchistes ou des républicains, des communistes ou des giellistes. Ce n'est pas non plus un hasard si le portait héroïque des militants présente un certain nombre de caractéristiques récurrentes (voir § 3) qui paraissent tout à fait indépendantes de la nationalité et des opinions politiques des personnages visés. «On est de tous les partis : anarchistes, giellistes, communistes,» écrit Rosselli.³¹ «On en a fini avec les divisions de parti et de groupe ! Dorénavant, un antifascisme seul».³²

²⁴ C. Rosselli, *Agli ordini del popolo di Spagna*, in «Giustizia e Libertà», 07.08.1936, rééd. dans *Oggi in Spagna*, p. 23. C'est moi qui traduit.

²⁵ C. Rosselli, *Giornale d'un miliziano*, 20.08.1936, dans *Oggi in Spagna*, p. 36. C'est moi qui traduit.

²⁶ Anonyme, *Per la Spagna e per noi*, dans «Giustizia e Libertà», 21.08.1936, III/34. C'est moi qui traduit.

²⁷ A. Garosci, *Gli intellettuali italiani e la guerra di Spagna*, dans *Gli intellettuali e la guerra di Spagna*, Turin, Einaudi, 1959, p. 417. C'est moi qui traduit.

²⁸ A. Cianca, *Volontariato antifascista in Spagna*, dans «Giustizia e Libertà», 05.03.1937, IV/10. C'est moi qui traduit.

²⁹ A. Cianca, *Volontariato antifascista in Spagna*, dans «Giustizia e Libertà», 05.03.1937, IV/10; Anonyme, *Per la Spagna e per noi*, dans «Giustizia e Libertà», 21.08.1936, III/34; C. Rosselli, *Noi non siamo dei vinti: siamo dei combattenti*, discours tenu en février 1937, rééd. dans *Oggi in Spagna*, pp. 115-117. C'est moi qui traduit.

³⁰ «Entre nos camarades italiens et nos camarades espagnoles... règne la sympathie la plus fraternelle [...] La solidarité internationale autant de fois proclamée au cours des assemblées... a finalement trouvé une véritable réalisation» (E. Giussani, *Con il gruppo Matteotti sul fronte d'Aragona*, dans «Giustizia e Libertà», 09.04.1937, IV/15). C'est moi qui traduit.

³¹ C. Rosselli, *Giornale d'un miliziano*, 19 soir (août 1936), dans *Oggi in Spagna*, p. 31. C'est moi qui traduit.

³² C. Rosselli, *Agli ordini del popolo di Spagna*, dans «Giustizia e Libertà», 07.08.1936, rééd. dans *Oggi in Spagna*, p. 23. C'est moi qui traduit.

Pour être efficace, ce processus d'unification ne saurait pas avoir un caractère purement politique ; c'est tout à fait vital qu'il passe par un travail profond de transformation de la personnalité et de l'identité de chacun. Les identités idéologiques ou géographiques traditionnelles doivent être remplacées, chez le combattant révolutionnaire, par une «individualité humaine incomparable» qui mette ses qualités 'génériques' au premier plan et réduise par contre ses particularités individuelles à un 'bruit de fond'. Certes, les volontaires «portent une trace de leurs conceptions politiques, de leurs provenances diverses» ; il n'en saurait être autrement. Ils trouveraient cependant «indiscret» ou même insultant que l'on leur fasse remarquer ces différences, car «ce à quoi ils tiennent vraiment en ce moment, au delà de la différente personnalité de chacun, c'est la valeur morale de l'œuvre collective à laquelle ils ont sacrifié non pas seulement les commodités d'une vie ordinaire, mais bien davantage».³³ Le sacrifice de son ancienne identité à faveur de la nouvelle se retrouve sous forme de symbole dans le rituel de l'«adoubement du milicien» : «Me voilà, je me dépouille de mon passé, de mes habitudes, de mes nécessités bourgeoises pour me consacrer à la cause des travailleurs. Je rentre dans la révolution par le corps et par l'âme. Nous serons frères, camarades en bleu de travail. Toute distinction a disparu, aussi bien que tout grade».³⁴ Le baptême du «bleu de travail» montre bien que la révolution est pour chaque individu ce qu'elle est aussi pour la société en son entier : la promesse d'une seconde naissance, une occasion pour 'se recommencer'.

3. UN HÉROS DE TOUS LES JOURS : PORTRAIT DU MILITANT RÉVOLUTIONNAIRE

Dans les quelques jours passés à Pedralbes avant de partir pour le front, Rosselli a moyen d'assister au spectacle d'une révolution encore dans ses langes, saisie dans un moment où, l'ancien régime s'étant écroulé sans qu'un autre prenne sa place, la vie collective se trouve en proie à une sorte de «chaos» créateur. Rosselli est frappé par ce qu'il appelle «la jeunesse de la révolution», par «tout son idéalisme et toute son innocence» :³⁵ «c'est un éblouissement, c'est un carnaval, tel est le tumulte des gens qui vont et viennent... plus qu'une caserne, on dirait que Pedralbes est un pensionnat au moment de la récréation».³⁶ On voit bien un côté virtuellement catastrophique dans la joyeuse inconscience avec laquelle «ce peuple si généreux et jeune»,³⁷ le peuple espagnol, «joue à faire la guerre comme un enfant» ;³⁸ et pourtant, ça n'enlève rien au charme de cette «aventure» sans précédent, qui donne aux hommes le sentiment «enivrant» de pouvoir «se transformer, évader de la monotonie de la quotidienneté pour devenir à la fois auteurs et acteurs de son propre destin, contre toute norme et contre toute logique».³⁹

La révolution représente l'irruption d'un nouveau monde, promettant à ceux qui s'y investissent une régénération intégrale («Un nouveau monde voit le jour, pour nous aussi»),⁴⁰ un «supplément de vie» et un prolongement de cette «jeunesse» qu'on aurait dit déjà «finie».⁴¹ C'est aussi l'état de guerre qui encourage un tel sentiment de coupure totale avec le passé («Immensément longue a été pour nous cette première journée vécue entre la terre et le soleil : journée-barrière qui nous sépare de notre passé»)⁴² et de jeunesse retrouvée («J'en sortirai enrichi, renforcé, rajeuni») :⁴³ par son brusque bouleversement des habitudes civiles («Je suis comme un homme transporté tout d'un coup

³³ 'Mag.', c'est-à-dire A. Garosci, *Visita al Gruppo Matteotti*, dans «Giustizia e Libertà», 23.04.1937, IV/7. C'est moi qui traduit.

³⁴ C. Rosselli, *Giornale d'un miliziano*, 19.08.1936, dans *Oggi in Spagna*, p. 31. C'est moi qui traduit.

³⁵ C. Rosselli, *Giornale d'un miliziano*, 12.08.1936, dans *Oggi in Spagna*, p. 30. C'est moi qui traduit.

³⁶ C. Rosselli, *Giornale d'un miliziano*, 12.08.1936, dans *Oggi in Spagna*, p. 28. C'est moi qui traduit.

³⁷ C. Rosselli à M. Cave Rosselli, lettre privée, 19.08.1936, dans *Oggi in Spagna*, p. 45. C'est moi qui traduit.

³⁸ C. Rosselli, *Giornale d'un miliziano*, 12.08.1936, dans *Oggi in Spagna*, p. 30. C'est moi qui traduit.

³⁹ C. Rosselli, *Giornale d'un miliziano*, 20.08.1936, dans *Oggi in Spagna*, p. 37. C'est moi qui traduit.

⁴⁰ C. Rosselli à M. Cave Rosselli, lettre privée, 19.08.1936, dans *Oggi in Spagna*, p. 44. C'est moi qui traduit.

⁴¹ C. Rosselli, *Giornale d'un miliziano*, 20.08.1936, dans *Oggi in Spagna*, p. 36. C'est moi qui traduit.

⁴² C. Rosselli, *Giornale d'un miliziano*, nuit entre le 22 et le 23 août, dans *Oggi in Spagna*, p. 39. C'est moi qui traduit.

⁴³ C. Rosselli à M. Cave Rosselli, lettre privée, 31.08.1936, dans *Oggi in Spagna*, p. 48. Voir aussi C. Rosselli, *Perché andammo in Spagna*, discours à Argenteuil del 01.02.1937, dans *Oggi in Spagna*, p. 111. C'est moi qui traduit.

de la Terre à la Lune : tous les rapports, toutes les habitudes sont renversées»)⁴⁴ la vie militaire ramène en effet le genre humain à la frugalité primordiale d'un 'état de nature' très clairement idéalisé («Vie saine, vie militaire... retour à la nature, à la simplicité des sentiments fondamentaux, à une fraternité réconfortante»)⁴⁵. L'existence de chacun acquiert là «un sens plus haut»⁴⁶ ; on fait l'expérience «d'une beauté et d'une pureté absolues... auxquelles il convient de sacrifier les plaisirs et les joies tranquilles de la vie ordinaire».⁴⁷

Dès que l'on se tourne vers les nombreux portraits de «héros» révolutionnaires parus sur l'hebdomadaire de GL, nous revoilà confrontés à la dimension 'enfantine' de la révolution, laquelle relève bien sûr d'un pouvoir de susciter de nouveaux commencements, de véritables re-naissances. Nous sommes informés que le milicien (notamment celui qui, par une tâche importante, devient responsables des autres) se fait aussitôt remarquer par la vague d'«optimisme et jeunesse»⁴⁸ que son arrivée soulève : son «beau visage ouvert», communiquant «le courage et la confiance»,⁴⁹ porte constamment un «sourire ingénu»⁵⁰ et «enfantin»⁵¹ qui manifeste à la fois la pureté et la joie avec lesquelles il se bat pour son idéal. «Par son allure ferme et un tantinet effrontée il transmet l'assurance ; par son sourire ouvert et frais, l'enthousiasme»⁵² ; tous ses gestes trahissent une sérénité qui ne lui fait jamais défaut, «non pas même dans les pires difficultés».⁵³ Son attitude interpelle les autres en les incitant à prendre exemple sur lui – sans quoi la révolution ne pourrait même pas avoir lieu : l'école de la révolution est en effet une «école difficile, sans bureaux ni manuels scolaires, comportant une existence de sacrifices spontanés... il n'y a que l'haut exemple de ceux qui nous ont précédés qui puisse nous servir de manuel».⁵⁴ Voici donc ce que c'est qu'un héros : ni chef (car il ne saurait pas être question de «galons» chez des vrais révolutionnaires),⁵⁵ ni mythe, il est tout simplement un homme qui a su «aider l'œuvre de renouvellement en renouvelant exemplairement soi-même»⁵⁶ et qui par conséquent fait partie de cette «minorité révolutionnaire» incarnant déjà de manière très complète, voire *exemplaire*, l'idéal humain que l'on veut réaliser par le biais de la révolution.

Cette courte analyse permet déjà de voir que l'idéal héroïque de GL appartient à tout autre imaginaire que celui auquel s'inspire la plupart des portraits conventionnels du révolutionnaire. Si l'on prend le cas du jacobin, on voit par exemple que ce dernier se distingue par une extrême rigueur, par un froid contrôle de soi, par une renonciation radicale à tout lien affectif, alors que le «socialiste héroïque»⁵⁷ dont rêvent les giellistes s'avère tout d'abord un bon père de famille⁵⁸ à

⁴⁴ C. Rosselli à M. Cave Rosselli, lettre privée, 31.08.1936, dans *Oggi in Spagna*, p. 46. C'est moi qui traduit.

⁴⁵ C. Rosselli à M. Cave Rosselli, lettre privée, 23.08.1936, dans *Oggi in Spagna*, p. 45. C'est moi qui traduit.

⁴⁶ E. Giussani, *Con il gruppo Matteotti sul fronte d'Aragona*, dans «Giustizia e Libertà», 09.04.1937, IV/15. C'est moi qui traduit.

⁴⁷ C. Rosselli à M. Cave Rosselli, lettre privée, 19.08.1936, dans *Oggi in Spagna*, p. 45. C'est moi qui traduit.

⁴⁸ C. Rosselli, *Catalogna, baluardo della rivoluzione*, dans «Giustizia e Libertà», 06.11.1936, rééd. dans *Oggi in Spagna*, pp. 59-60. C'est moi qui traduit.

⁴⁹ A. Cianca, *Volontariato antifascista in Ispagna*, dans «Giustizia e Libertà», 05.03.1937, IV/10. C'est moi qui traduit.

⁵⁰ Anonyme, *L'eroica morte di Antonio Cieri sul fronte di Huesca*, dans «Giustizia e Libertà», 16.04.1937, IV/6. C'est moi qui traduit.

⁵¹ 'Magrini', c'est-à-dire A. Garosci, *Visita al Gruppo Matteotti*, dans «Giustizia e Libertà», 23.04.1937, IV/7. C'est moi qui traduit.

⁵² C. Rosselli, *Catalogna, baluardo della rivoluzione*, dans «Giustizia e Libertà», 06.11.1936, rééd. dans *Oggi in Spagna*, p. 60. C'est moi qui traduit.

⁵³ Anonyme, *L'eroica morte di Antonio Cieri sul fronte di Huesca*, dans «Giustizia e Libertà», 16.04.1937, IV/6. C'est moi qui traduit.

⁵⁴ 'Tirreno', c'est-à-dire E. Lussu, *Errico Malatesta*, dans «Quaderni di G.L.», n° 5, décembre 1932, p. 41. C'est moi qui traduit.

⁵⁵ «La maladie naturelle des révolutions (annonçant parfois les tyrannies), c'est-à-dire la *galonnite*, est inconnue là haut» ('Mag.', c'est-à-dire A. Garosci, *Visita al Gruppo Matteotti*, dans «Giustizia e Libertà», 23.04.1937, IV/7). C'est moi qui traduit.

⁵⁶ C. Rosselli, 1935, dans «Quaderni di GL», n° 12, janvier 1935, p. 7. C'est moi qui traduit.

⁵⁷ E. Lussu, *Fernando De Rosa*, dans «Giustizia e Libertà», 25.09.1936, III/39. C'est moi qui traduit.

⁵⁸ «Dès que l'action cessait, il courait à Paris pour serrer ses enfants dans ses bras, en passant la nuit, si nécessaire, en prison...» (Anonyme, *L'eroica morte di Antonio Cieri sul fronte di Huesca*, dans «Giustizia e Libertà», 16.04.1937,

l'humanité riche et intense. Tout en étant un idéaliste «à la foi ardente», le révolutionnaire gielliste vit ses principes sans aucune âpreté : ni son esprit «légèrement rêveur», ni son visage «rajeuni» par la lutte créatrice ne montrent en effet aucune trace d'intransigeance ; on y décèle plutôt «les signes d'une passion qu'il définit, en souriant, 'donquichottesque'».⁵⁹ S'il lui arrive parfois, au milieu d'une discussion animée, de manifester une sorte de «absolutisme mystique», il va remédier tout de suite en faisant preuve d'une «sérénité généreuse et amicale», d'une «grâce spontanée», d'une «souriante cordialité», d'une «curiosité avide de rapprochements, de contacts, d'expériences humaines».⁶⁰ Il n'est ni un professionnel de la révolution, ni le membre d'un «petit groupe d'exception»⁶¹ posant en gardien exclusif d'une vérité définitive, ni même – comme le dit Camus – un «prêtre de la vertu»⁶² assujéti à une discipline trop dure pour être accessible aux hommes 'ordinaires' – ce qui lui empêcherait de servir effectivement d'exemple aux autres. Tout au contraire, il est un homme du peuple, simple et disponible, ou bien un ex-intellectuel bourgeois qui a abandonné lunettes et costume pour endosser le bleu de travail, en témoignant ainsi son choix de vivre «en communion aussi bien physique que morale»⁶³ avec le peuple. Il est vrai, certes, qu'il jouit auprès du peuple même d'une telle «autorité naturelle»⁶⁴ qu'on le voit parfois assumer un rôle de direction ; personne pourtant ne songerait jamais à l'accuser d'un goût malsain pour le pouvoir ou d'un sentiment de supériorité par rapport aux 'masses', puisqu'on voit bien que ceci n'est pas du tout son cas. Au leader «dégagé du sein même de la masse»⁶⁵ l'on obéit spontanément et sans effort, car ses ordres visent de manière très évidente au succès de la cause commune. Il parle par de mots clairs et directes, non pas déjà car il veut se faire comprendre, mais parce qu'il est souvent lui-même un esprit simple, issu de la classe ouvrière et parlant la langue de celle-ci. D'ailleurs, encore plus que les mots qu'il prononce, ce qui compte surtout chez lui c'est qu'il fait suivre ses mots par une action cohérente : c'est en effet cette prise de risques personnelle qui établit sa crédibilité auprès du peuple et qui le rend susceptible d'être pris par les autres comme exemple. Alors que la figure du héros gielliste, comme on le vient de voir, est très éloignée de celle du révolutionnaire jacobin, elle satisfait par contre de manière frappante le modèle héroïque élaboré par l'anarchisme catalan. On le reconnaît aisément en feuilletant les pages du très beau livre que Hans Magnus Enzensberger a consacré à l'image de Buenaventura Durruti, le héros par excellence des anarchistes espagnols.⁶⁶ Le révolutionnaire de León ressort de l'imaginaire collectif comme un homme simple, modeste, qui vit en communauté étroite avec son peuple⁶⁷ et qui n'a rien à soi,⁶⁸ non pas même une identité précise.⁶⁹ Alors qu'il refuse l'individualité en tant que moyen d'affirmation de soi à détriment d'autrui, il l'accepte tout de même en tant que principe d'action :⁷⁰ il est en effet un volontariste, profondément convaincu de la valeur de l'initiative de chacun. Cette même capacité

IV/6. C'est moi qui traduit). On peut aussi remarquer que le recueil des écrits de Rosselli sur la guerre d'Espagne contient des lettres de caractère strictement privé, comme celles de Rosselli à ses enfants.

⁵⁹ 'Magrini', c'est-à-dire A. Garosci, *Visita al Gruppo Matteotti*, dans «Giustizia e Libertà», 23.04.1937, IV/7. C'est moi qui traduit.

⁶⁰ L. Battistelli, *Camillo Berneri*, dans «Giustizia e Libertà», 14.05.1937, IV/20. C'est moi qui traduit.

⁶¹ C. Rosselli, *Socialisme libéral*, p. 31.

⁶² A. Camus, *L'homme révolté*, Paris, Gallimard, 1951, p. 162.

⁶³ C. Rosselli, *Giornale d'un miliziano*, 12.08.1936, dans *Oggi in Spagna*, p. 27. C'est moi qui traduit.

⁶⁴ 'Magrini', c'est-à-dire A. Garosci, *Visita al Gruppo Matteotti*, dans «Giustizia e Libertà», 23.04.1937, IV/7. C'est moi qui traduit.

⁶⁵ Pour cette théorie des 'chefs naturels' voir déjà C. Rosselli, *Socialisme libéral*, p. 31 ; C. Rosselli, *Lo spirito e i fini del neo-socialismo francese*, dans «La Libertà», 24.08.1933, rééd. dans *Scritti dell'esilio*, II.1, p. 235.

⁶⁶ H.M. Enzensberger, *Le bref été de l'anarchie*, Paris, Gallimard, 1975.

⁶⁷ «Il vivait avec ses hommes, dormait sur la même paille qu'eux, se promenait en espadrilles, mangeait les mêmes choses. Et ses hommes disaient 'c'est l'un de nous!'" (p. 236).

⁶⁸ «C'est tout simplement incroyable: il ne possédait rien, rien, ce qui s'appelle rien. Tout ce qu'il avait appartenait à tous» (p. 301).

⁶⁹ «L'histoire de la vie de Durruti correspond très exactement au développement de l'anarchisme espagnol» (p. 309).

⁷⁰ «Ils étaient tout, sauf individualistes [...] mais ils considéraient les individus comme des moteurs indispensables pour mettre les masses en mouvement» (p. 71).

de prendre l'initiative finit par le rendre très populaire et par lui donner une influence immense sur la masse,⁷¹ ce qui pourrait sembler bizarre chez des anarchistes, contraires par principe à toute autorité. Si cela ne pose aucune contradiction, c'est parce qu'au fait l'héroïsme anarchiste ne se définit pas en termes d'*exceptionnalité*, mais en ceux d'*exemplarité* : le héros n'est pas un «messie» ou un «Führer»⁷² à la perfection inaccessible, il est plutôt une image vivante du genre d'homme que chaque militant peut et doit aspirer à devenir un jour. Toute 'transcendance' est ainsi radicalement niée. Ni «grand capitaine»,⁷³ ni «chef politique de grande envergure»,⁷⁴ le héros anarchiste ne songerait jamais de s'appuyer sur son autorité pour s'élever au-dessus du peuple et établir une forme quelconque de hiérarchie : il reste à tous les égards un militant tout à fait semblable aux autres, sauf qu'il fait preuve d'une plus grande énergie, d'une plus grande sûreté, d'un plus grand courage. Le peuple peut ainsi «se reconnaître en lui»⁷⁵ et en même temps faire du héros son point de repère : on voit en effet dans sa manière de vivre un exemple assez lumineux pour que ce soit la peine de le suivre, mais non pas si éblouissant que l'on perde l'espoir d'y réussir.

On découvre encore, en décortiquant la vie de Durruti telle qu'elle ressort des témoignages de ses contemporains, que la conduite exemplaire du héros se manifeste aussi bien dans sa vie privée que dans celle publique. Bien plus que de faire preuve de simple cohérence,⁷⁶ ce qui est là en jeu est de comprendre que «vivre la révolution» ne signifie pas seulement se lancer dans de grandes entreprises, se battre en première ligne ou être prêt à mourir pour la cause. Tout cela est évidemment très important, mais il faut y ajouter quelque chose de plus : il faut soumettre le moindre détail de son existence à une pratique révolutionnaire,⁷⁷ bref, révolutionner soi-même par le biais d'une «discipline intérieure» aux effets éthico-existentiels.⁷⁸ Il convient de donner un sens différent aux petits gestes de tous les jours, ou bien d'en inventer d'autres entièrement nouveaux ; de bouleverser les habitudes ordinaires pour établir une quotidienneté *autre*.⁷⁹ En effet, seulement celui qui a su ramener sa propre existence vers une 'seconde naissance' paraît digne de réclamer l'avènement d'un «monde nouveau» pour l'humanité : or le héros, par son même «sourire d'enfant»,⁸⁰ montre très clairement d'être cet homme exemplaire qui a compris de devoir d'abord changer lui-même avant d'oser changer le reste du monde.

⁷¹ «Il faut bien que quelqu'un commande, riposta Durruti avec un sourire. C'est la manifestation de l'esprit d'initiative. C'est l'utilisation de l'autorité dont je jouis auprès des masses» (p. 241).

⁷² «Nous ne voyions pas en lui un héros, un messie. Nous n'avons pas besoin d'un Führer ou d'un Caudillo. Cela n'existe pas chez les anarchistes. Le rôle de Durruti ne s'explique pas par un quelconque culte du héros. Il montrait tout simplement cette dignité et ce courage sans lesquels on ne peut vivre» (p. 313).

⁷³ «Aucun d'entre nous n'était un grand capitaine» (p. 160).

⁷⁴ «Je n'ai jamais pu me résoudre à le considérer comme un chef politique de grande envergure» (p. 159).

⁷⁵ «Les gens de Barcelone se reconnaissaient en lui. C'est pour cela qu'ils lui ont fait un enterrement royal» (p. 106).

⁷⁶ «Il faut retenir ce fait qu'il a mené une vie absolument conforme à ses principes» (p. 309); «Ses idées n'étaient pas pour lui un passe-temps; il voulait les transformer en faits. Cela explique ce que l'on a appelé plus tard son héroïsme» (p. 314).

⁷⁷ «Sa vie tout entière avait un aspect légendaire» (p. 288).

⁷⁸ «Je sais que pendant une guerre la discipline est indispensable, mais ce doit être une discipline intérieure, qui ressort du but même pour lequel on se bat» (p. 236).

⁷⁹ «Je ne découvre pas tant son héroïsme dans ce que les journaux ont écrit sur son compte que dans sa vie quotidienne» (p. 312). Plusieurs témoignages présentent par exemple Durruti prenant soin de sa fillette ou vaquant aux soins du ménage alors que sa femme se trouve au travail (pp. 103-104) : de tels anecdotes ont une très grande importance, puisqu'ils esquissent un rapport entre femme et homme totalement autre par rapport aux modèles dominants dans la société espagnole des années Trente

⁸⁰ «Il a toujours conservé une certaine naïveté, un côté enfantin» (p. 110) ; «Durruti, esquisse une espèce de sourire... son apparence conserve quelque chose d'enfantin» (pp. 124-125) ; «Je jetai un regard sur son visage joyeux et pensai : 'Tu n'est toi-même qu'un enfant!'" (p. 166) ; «J'ai encore ses yeux présents à la mémoire. Une volonté de fer s'y mêlait à un étonnement enfantin» (p. 186) ; «En dépit de toute son énergie, ses gestes avaient quelque chose d'enfantin... un bon sourire confiant errait constamment sur ses lèvres» (p. 257) ; «Il souriait de son sourire d'enfant» (p. 258).

4. DE LA «JEUNESSE DE LA RÉVOLUTION» À LA RÉVOLUTION PERMANENTE

Tout ce qui naît, tôt ou tard vieillit : les révolutions ne font pas exception. L'histoire montre qu'à un moment donné l'«explosion de vie» des débuts tend toujours à céder la place à une quelque forme de routine, à un aménagement des forces en jeu, à une cristallisation progressive des conquêtes révolutionnaires, selon un processus d'autant plus évident là où le succès final de la révolution soit encore menacé par une guerre civile à l'issue incertaine. L'histoire montre aussi que, au fur et à mesure que les horizons sans bornes des débuts se rétrécissent en convergeant vers un seul point de fuite et que l'inertie des choses recommence à faire sentir son poids, la plupart des esprits sont saisis par un sens de rage et de désillusion. Au fond, ne serait-ce une trahison de la révolution si l'on acceptait que l'esprit 'administratif' contre lequel on s'est soulevés fasse son retour sur la scène ?

Pour les révolutionnaires catalans, le moment pour la rage et désillusion vient en avril 1937, lorsque le gouvernement républicain (qui compte désormais des ministres anarchistes, entre autres Juan García Oliver, un homme très respecté par Rosselli) sort le fameux décret de militarisation imposant l'encadrement des milices volontaires dans l'armée nationale, au nom bien sûr d'un emploi plus efficace des forces disponibles. Ce décret, dont on discutait d'ailleurs depuis plusieurs mois, marque en même temps la fin du volontariat et celle de l'autonomie catalane. Les anarchistes voient cela très bien : la militarisation est tout de suite dénoncée comme un moyen pour assujettir Barcelone à Madrid et pour vider la révolution catalane de tous ses contenus. Mais on s'oppose aussi à la militarisation en elle-même, parce qu'elle viole à la racine l'identité que les anarchistes se sont donnée. Puisqu'ils revendiquent d'aller à la guerre en qualité de 'miliciens' volontairement engagés d'une armée populaire et non pas de 'soldats' réguliers et assermentés, ils peuvent refuser de se soumettre aux anciennes hiérarchies et à l'ancienne discipline militaire. La militarisation que le gouvernement vient de décréter leur enlève précisément la possibilité de cette insoumission.

Les «masses catalanes» ne sont pas d'ailleurs les seules «blessées» par la militarisation : l'«instinct des formations volontaires» internationales l'est aussi. Rosselli, qui à l'époque où il commandait la Section italienne se plaignait souvent de sa mauvaise organisation et souhaitait la rendre «plus disciplinée, plus militaire», même lui se dit contraire à ce qu'on enlève à la Colonne «son caractère de formation volontaire», en courant ainsi le risque de «figer trop vite le fécond désordre révolutionnaire dans les formes d'une politique officielle républicaine, montrant à l'Europe un visage conservateur». ⁸¹ Il voit bien sûr tous les défauts de cette armée «qui n'en est pas une», de ce «peuple qui part pour une démonstration armée... sans aucune expérience, sans techniciens, sans artillerie, sans mitrailles». C'est pourtant dans ces hommes mal habillés, mal équipés et très mal formés que Rosselli voit les futurs gagnants de la guerre, ceux qui doivent «ouvrir tout grand l'avenir» : ⁸² «en aucun cas,» écrit-il, «la victoire ne pourra faire défaut aux forces populaires», malgré leur «manque de connaissance technique et d'organisation». ⁸³ Comment être si sûr que ça ?

On pourrait répondre, suivant Bandini, que Rosselli se laisse tellement emporter par ses «rêves aux yeux ouverts» qu'il ne reconnaît plus la réalité écrasante de ce qui l'entoure : jamais ce peuple «lent et désorganisé» ⁸⁴ ne pourra gagner la guerre ; jamais l'Espagne ne sera le point de départ pour la contre-attaque des antifascistes en Europe. Une telle réponse ne résiste toutefois un seul instant à la lecture des écrits de Rosselli, lesquels montrent au contraire une très grande lucidité et une franchise complète dans l'analyse des événements. C'est l'œuvre d'un homme désabusé, qui a déjà connu trop d'échecs pour croire à une histoire où les 'gentils' seraient toujours les gagnants. La «victoire» dont Rosselli est si certain a sans doute moins à voir avec le résultat final de la guerre, qu'avec les transformations profondes et irréversibles suscitées par cette même guerre et par la révolution qui l'accompagne : elle est beaucoup moins un fait objectif et militaire qu'un fait *subjectif et existentiel*. De centaines de milliers d'hommes qui se sont donné une existence révolutionnaire, qui vivent le

⁸¹ A. Garosci, *Vita di Carlo Rosselli*, vol. 2, p. 432. C'est moi qui traduit.

⁸² C. Rosselli, *Giornale d'un miliziano*, 12.08.1936, dans *Oggi in Spagna*, p. 29. C'est moi qui traduit.

⁸³ C. Rosselli à M. Cave Rosselli, lettre privée, 19.08.1936, dans *Oggi in Spagna*, p. 44. C'est moi qui traduit.

⁸⁴ C. Rosselli, *Giornale d'un miliziano*, 12.08.1936, dans *Oggi in Spagna*, p. 29. C'est moi qui traduit.

changement jour après jour dans les petits gestes comme dans les plus grands, qui mettent à l'œuvre de nouvelles pratiques de liberté et contribuent par leur propre personne à la création d'une réalité sans précédents – ces hommes ont beau être vaincus par les armes, la révolution restera gravée dans leurs corps et dans leurs esprits en permanence. C'est justement parce que la révolution catalane est avant tout un fait «spirituel», plongeant ses racines dans la subjectivité de chaque individu, qu'au lendemain de sa défaite elle ne pourra pas être simplement effacée de la même manière que l'on efface une armée, un syndicat, une organisation politique – enfin, de simples 'choses'. Ses manifestations objectives pourront bien sûr s'évanouir ; mais tous ceux qui ont personnellement vécu les jours glorieux de la révolution ont la possibilité de conjurer la vieillesse et la mort de celle-ci, pourvu qu'il en fassent une condition existentielle permanente pour chacun d'entre eux ; c'est-à-dire, pourvu qu'ils soient capables de poursuivre, dans des conditions devenues nettement plus difficiles, ce travail de ré-création continue de soi-même qu'ils ont démarré pendant le «bref été de l'anarchie».⁸⁵

J'aime bien que l'on termine par les mots mêmes de Rosselli : «On pourra toujours perdre des batailles ; mais on va gagner la guerre. La raison de ma confiance est très simple : un monde nouveau est né, un peuple entier a goûté les fruits de la liberté non pas seulement dans les réunions politiques, mais dans les ateliers, dans les champs, au front. Un peuple comme celui-ci ne pourra plus se résigner à l'esclavage».⁸⁶

⁸⁵ Voilà tout l'enjeu, comme le remarquait Kapuściński dans son livre consacré à la révolution iranienne: «Et après? Que s'est-il passé après? [...] Une révolte est une grande expérience, une aventure du cœur. [...] La révolte nous libère de notre moi, de ce moi de tous les jours qui nous paraît mesquin, quelconque – étranger. Étonné, on se découvre des énergies inconnues et on est capable d'un comportement si noble qu'on se regarde soi-même avec admiration. [...] Mais il vient un moment... où tout s'achève. Comme par réflexe, par habitude, on continue de répéter les mêmes gestes, et les mêmes mots, on veut que tout reste comme hier, mais on sait déjà – et la découverte nous accable – que cet hier ne reviendra plus jamais. [...] Cette chute de température, ce changement de climat compte parmi les plus troublantes et les plus déprimantes des expériences.» (*Le Shāh ou la démesure du pouvoir*, Paris, Flammarion, 1986, pp. 154-155).

⁸⁶ C. Rosselli, *Catalogna, baluardo della rivoluzione*, dans «Giustizia e Libertà», 06.11.1936, rééd. dans *Oggi in Spagna*, p. 61. C'est moi qui traduit.